TRAIN DE PLAISIR.

I

La Compagnie des chemins de fer régionaux, toujours avide de complaire au public, a annoncé, par de nombreuses affiches placardées dans Paris, qu'un train de plaisir partirait le samedi soir à 6 h. 45 pour Tréville-sur-Mer, la station maritime bien connue, et reviendrait à Paris le lundi à 7 heures 12 du matin.

Cinq heures de route pour aller, autant pour revenir : six francs en deuxième classe pour les deux trajets ; quelques heures à passer au bord de la mer, la satisfaction de la voir, la satisfaction surtout de pouvoir dire, au retour, qu'on l'a vue. C'est bien tentant ! Aussi y a-t-il un nombre énorme de billets pris à l'avance pour ce train, dans lequel le chiffre des places est limité, et le convoi n'est pas encore formé que de nombreux touristes attendent déjà sur le quai de la gare. Et dès qu'arrivent les voitures, marquées d'un grand écriteau : "Tréville-sur-Mer.—Train de plaisir", tous se précipitent et s'installent dans les compartiments en poussant un cri de triomphe comme s'ils avaient réalisé la plus difficile des conquêtes.

Une des plus empressées est Mlle Poulardet, une petite femme toute maigrichonne, ratatinée, des cheveux gris jaune, un nez crochu et un menton qui fait effort pour rejoindre le nez. Elle porte à un bras un panier énorme, presque aussi gros qu'elle, et tient de l'autre main un parapluie, une canne, et une ombrelle ficelée ensemble. La chance veut que, juste en face d'elle, s'ouvre un compartiment entièrement libre. Elle y jette son paquet, y dépose avec soin son panier et y glisse sa petite personne avec la prestesse d'un furet qui pénètre dans un trou de lapin. Puis, elle ferme la portière, avec la chimérique espérance de rester seule.

Quelle illusion !

Deux minutes après une main vigoureuse secoue la poignée : Mlle Poulardet se précipite en criant :

—Il n'y a plus de place !

Une grosse voix éraillée répond.

—De quoi ? Plus de place ! On la connaît celle-là ! Faut pas me la faire !

—Monsieur, c'est le compartiment des dames.

—Ouequ'est l'écriteau ?..... Vous savez, la petite mère, on m'en fait pas accroire comme en veut à Sosthène Poilroux, marchand de volailles et de primeurs !.....Je la connais dans les coins !

Le marchepied du wagon gémit sous le poids d'un homme au ventre gigantesque qui doit certainement faire partie de la Société des Cent-Kilos et a toutes les peines du monde à passer par la portière ; il ne laisse tomber sur la banquette qui crie d'un tel faix et, sans pitié, il dit ironiquement :

—Vous voyez bien qu'il y en a, de la place, la petite mère, puisque nous ne sommes que tous les deux, et encore bien sûr que vous ne devez payer que demi-place, mince comme vous êtes !

—Je paye comme vous, monsieur ! riposte aigrement Mlle Poulardet. Et d'abord je vous prie de ne plus m'appeler impertinemment "la petite mère"! Je suis demoiselle, monsieur !

Sosthène Poilroux la dévisage avec aplomb et reprend :

—Eh bien ! vrai, ça ne m'étonne pas !

—Insolent ! grommelle Mlle Poulardet....Si j'étais sûre de trouver un coin dans un autre wagon, je quitterai celui-ci volontiers !

Le gros homme tire une pipe de sa poche et la bourre.

—Vous n'allez pas fumer, je suppose ? fait Mlle Poulardet.

—Non, je vais me gêner !

—J'appelle le chef de la gare !

—Appelez le directeur de la Compagnie, si ça vous fait plaisir !

La querelle va s'envenimer, quand heureusement une voix toute mignonne s'élève :

—Par ici, maman !.....Il y a de la place, beaucoup de place !

—Beaucoup ! beaucoup ! grogne Mlle Poulardet il n'y en a jamais que six !

Sosthène Poilroux, subitement devenu galant, remet sa pipe dans sa poche et prête l'appui de sa main vigoureuse à une charmante jeune fille, toute simple, toute rose, toute riante, et à sa mère, qui paraît une bien bonne personne, d'ailleurs complètement insignifiante.

Immédiatement derrière elles monte un jeune homme qui semble ne pas les connaître, mais qui s'installe, bien qu'il y ait encore un coin libre, en face de la jolie enfant et déploie un emplacement des plus aimables à ranger dans le filet les deux tant petits paquets des nouvelles voyageuses.

—Des amoureux ! murmure ragoûtamment Mlle Poulardet.... Je vais faire un voyage bien agréable avec un tel spectacle sous les yeux !

Puis, tout haut, elle s'écrie, en voyant arriver un nouveau voyageur :

—Alors, c'est une invasion !

—Est-ce que Mademoiselle, riposte Poilroux, qui l'a prise en grippe, avait commandé le train pour elle toute seule ?

Le nouveau venu est un homme d'âge, en redingote, très propret et d'une politesse extrême ; pour gagner sa place il dit au moins cinq ou six fois : "Pardon, monsieur !....Pardon, madame"! et s'assied sur le bord de la banquette, comme pour ne pas gêner ses voisins.

—Y en a-t-il encore par ici ? demande du qui une femme de dimensions analogues à celles du marchand de volailles.

—Y en a toujours, répond Poilroux, surtout pour vous, m'ame Bécuchard !

—Tiens ! c'est Poilroux! s'écrie la grosse femme ; n'en voilà un hasard et une chance !

Avec l'aide de Poilroux, elle hisse deux gros paniers, qui dégagent une odeur suspecte : puis, non sans effort, elle introduit dans le compartiment sa corpulence. Elle pose ses paniers sur la banquette, à côté de Mlle Poulardet. Celle-ci se retirant d'un air furieux, Mme Bécuchard lui dit, pour la calmer :

—Ayez pas peur !....Ça mache quéquefois, mais ça ne mord pas !....

Puis, s'adressant au gros homme :

—Et pour lors, mon vieux Poilroux, ousque vous allez comme ça ?

—Je vas à Tréville-sur-Mer, où on m'a dit qu'il y avait une bonne affaire à traiter en volailles.. Par le train de plaisir, ça me coûte moins cher.

—Tiens ! riposte Mme Bécuchard, c'est juste ce que je me suis dit. Imagines-vous que j'ai à Tréville une particulière qui me fournit des fromages. Depuis quéque temps, il y en a la moitié d'avariés. Pour lors, je lui en rapporte une douzaine d'échantillons afin de lui faire voir.

L'odeur des paniers est expliquée. La jeune fille sourit. Le jeune homme sourit. Le vieux Monsieur reste impassible. Mlle Poulardet grogne.

—On n'a pas idée de cela !.... Des fromages dans un wagon !

Le terrible Poilroux a entendu.

—Eh bien! quoi ? fait-il. Qu'est-ce que vous avez donc dans votre panier, vous ? M'est avis que ça remue ! Pourrait bien y avoir un caniche dedans !

—Un caniche ! laisse échapper Mlle Poulardet, il appelle mon Azor un caniche !....

—Là ! je ne vous le fais pas dire !....Eh bien ! c'est défendu, vous savez, ma chère demoiselle! ....Qu'est-ce que vous diriez si à mon tour j'appelais le chef de la gare et que je fasse fourrer votre Azor dans le fourgon ?

Le vieux Monsieur, qui croit qu'on lui parle, s'incline et dit :

—Je vous remercie infiniment de votre offre obligeante. Je suis très bien là...Ça m'est égal de voyager en arrière.

Etonnement général.

—Vous allez aussi à Tréville ? lui demande Poilroux.

—Oui, répond le vieux Monsieur, il y a des gens à qui ça fait mal ; moi, pas !

—Est-ce qu'il serait maboul ? demande Mme Bécuchard.

—Non, mais je crois qu'il est sourd comme un cent de pots.

Et Poilroux de hurler :

—Pas vrai, l'ancien, que vous êtes sourd ?

Précisément, fait le vieux Monsieur, je n'ai jamais vu la mer et j'ai pensé que c'était une occasion....

—Moi aussi....Dieu vous bénisse !.....Ça ne doit pas être commode si on a des secrets à vous dire.....Enfin, vous, au moins, vous avez une bonne tête !

—C'est pourtant triste d'être comme ça ! fait avec compassion Mme Bécuchard.

La glace étant rompue par cet incident, le jeune homme profite de l'occasion pour adresser quelques paroles à la jeune fille, qui répond sans se faire prier, ce qui scandalise Mlle Poulardet.

Mais tout à coup un cri : "Ah !" sort de toutes les poitrines.

Un long coup de sifflet a retenti ; le train s'ébranle.

—Je crois que nous partons, fait le vieux Monsieur.

—Au clair de la lune, mon ami Pierrot ! lui répond Poilroux.... Ta ra tata ! zim boum boum !... Turlututu, chapeau pointu !

—Justement, réplique le sourd, c'est ce que je pensais !

II

On roule. La nuit s'est faite. On a bien allumé les lampes avant le départ, mais celle du compartiment [illegible] nous voyageurs s'est éteinte au moment où l'on passait les fortifications, et il n'y a qu'une seule station à mi-route, à dix heures un quart. On ne pourra rallumer que là....si on allume.

L'obscurité ne gêne aucunement Poilroux et Mme Bécuchard qui causent tranquillement de leurs petites affaires et se livrent à un entretien des plus intéressants—pour eux—sur les prix comparés de la volaille et des fromages il y a dix ans et aujourd'hui. La mère de la jeune fille s'est assoupie. Les deux jeunes gens se parlent avec une animation croissante, en se rapprochant de plus en plus, à côté de Mlle Poulardet qui discrètement fait tout ce qu'elle peut pour entendre ce qu'ils se disent.

Elle y parvient difficilement.

Toutefois, à force d'efforts, elle perçoit quelques mots :

—Amour....naturellement... va vite en chemin de fer....

Ses lèvres se contractent.... Est-ce par sévérité ou par envie ? ....Elle se console en rendant la liberté à Azor qui, après avoir flairé les paniers de fromage dont le parfum l'attire, devine un ennemi dans Poilroux et va lui mordiller ragoûtamment les jambes.

—Qu'est-ce que c'est que ça ! s'écrie le gros homme. Veux-tu t'en aller, sale bête !....Eh ! la vieille demoiselle, là bas !..... rentrez votre animal ou je sors ma pipe !

—Et moi je lâche mes fromages ! ajoute Mme Bécuchard qui a sur le cœur les regards irrités que Mlle Poulardet a jetés à ses paniers.

Ici, Azor !....Viens, mon bichon ! viens, mon amour !....Tu vois bien que nous ne sommes pas dans notre monde !....

—Heureusement pour nous ! riposte Poilroux.

—Charmant petit animal : fait le vieux Monsieur toujours poli.

—Eh bien ! épouses sa propriétaire !....Paraît qu'elle est disponible !

—J'ai toujours eu beaucoup de tendresse pour les bêtes de cette espèce ! continue imperturbablement le vieux Monsieur, tandis que Mlle Poulardet est partagée entre la colère et la reconnaissance du compliment fait à Azor.

Si elle osait, elle s'approcherait du sourd et converserait avec lui à l'exemple de ses jeunes voisins. Mais son oreille rendrait difficile d'échanger des confidences à voix basse. Elle enfle le ton autant qu'elle peut et lui crie :

—Vous n'avez jamais vu la mer, monsieur ?.....Azor non plus.....Je l'y mène pour la première fois !

—Ah ! du foie ?....Vous croyez que c'est une bonne alimentation pour les chiens ?.....Je n'ai jamais essayé....Il est vrai que je n'ai jamais possédé qu'un chien, qui est mort il y a vingt-cinq ans !

La conversation continue ainsi entre le vieux Monsieur et la maîtresse d'Azor avec quelques quiproquos. Mais personne ne s'en occupe. - Poilroux expose à Mme Bécuchard son opinion sur les poulardes de la Bresse et du Mans, et Mme Bécuchard lui vante les qualités du Camembert.

La mère de la jeune fille somnole tranquillement. De temps en temps un ronflement léger indique aux deux jeunes gens qu'ils peuvent continuer à bavarder tout à leur aise, ce dont ils ne se privent pas. Le jeune homme en est à expliquer à sa compagne qu'il est chef de rayon aux Magasins des Deux Mondes et gagne 4,800 francs bon an, mal an. La jeune fille répond qu'elle travaille chez une grande couturière. Il réplique qu'il songe à se marier, mais qu'il voudrait trouver une femme comme ceci, comme cela, comme.....comme elle enfin !

Un gentil soupir de la jeune personne,—puis un silence.

Tout-à-coup un éclair, à la lueur duquel Mlle Poulardet aperçoit deux mains qui se retirent vivement en sens inverse, ce qui semble prouver qu'elles s'étaient momentanément rapprochées.

—Sacrebleu ! fait Poilroux, voilà un orage !.....Nous, ça nous est égal, pour nos affaires, pas vrai, mère Bécuchard ?.... Mais les braves gens qui vont là bas pour voir la mer peuvent se fouiller !....Le lendemain d'un orage, il y a de la brume, quand ce n'est pas de la pluie, et on ne voit rien du tout !

Le train s'arrête brusquement en pleine voie.

—Qu'est-ce que c'est ? font les voyageurs, un instant rapprochés dans la même inquiétude ; un accident ?

On interroge un employé qui court le long du train.

—N'ayez pas peur ! répond-il. Rien pour nous ! C'est un train de marchandises, en avant, qui a déraillé. Nous devons attendre que la voie soit libre.

—Dans combien de temps ?

—Pas plus de deux ou trois petites heures !

—Quel bonheur ! murmurent deux voix jeunes,

—Quel guignon ! grogne Mlle Poulardet.

—Moi, je m'en fiche ! fait le marchand de volailles ; nous serons toujours à temps pour le marché, et on est aussi bien là que dans un lit d'auberge !

—Est-ce que nous sommes arrivés ? demande le Monsieur.

III

On finit cependant par partir. Mais on arrive à Tréville-sur-Mer à trois heures et demie du matin. Il est trop tard pour se coucher. Il pleut à torrents. Les voyageurs se précipitent dans des hôtels, dans des cafés, où ils peuvent.

A l'aube, il y a un moment d'éclaircie. Mais alors la mer est basse, et il faut, pour la voir, attendre la marée. Elle arrive, mais ramène une pluie fine qui tombe droite, implacable, incessante, ne permettant pas de voir à dix pas.

Et cela dure jusqu'au soir !

Les uns maugréent, les autres prennent leur parti.

Mlle Poulardet, malgré l'averse, court par les rues, les cheveux en désordre. Elle a perdu Azor ! Au bout d'un très long temps, elle le trouve, faisant le coquet avec une chienne de la localité.

Toute la journée le mauvais temps continue, et force est à tout le monde de rester enfermé. Seuls les deux jeunes gens ne se plaignent pas. Installés dans le coin d'un café, près de la mère, qui continue sur une chaise le sommeil commencé en wagon, ils oublient complètement la pluie, la mer, le but du voyage.

C'est le seul endroit où rayonne un peu de soleil !

Le soir venu et l'orage cessant on court à la plage. Mais la nuit est si noire qu'il est impossible de rien distinguer. On entend seulement le mugissement des vagues sur les galets.

De guerre lasse, on regagne la gare. Mais bien que le train soit là, les employés refusent de laisser monter les voyageurs et les parquent dans la salle d'attente, où ils sont entassés comme un troupeau de moutons. A minuit seulement, on leur permet de s'embarquer.

Chacun se replace à peu près dans le compartiment où il est venu. Mlle Poulardet a vainement essayer d'en trouver un autre. Tous étaient au grand complet. Elle est bien heureuse finalement, de reprendre son coin.

Poilroux qui a fait de très bonnes affaires est un peu gris ; après quelques plaisanteries d'un goût douteux, il s'endort et se met à ronfler au point que le vieux Monsieur lui-même l'entend.

—C'est curieux ! dit-il, on perçoit le bruit des vagues jusqu'ici !

Toute le monde fait comme Poilroux et se laisse aller au sommeil, sauf Mlle Poulardet très inquiète parce qu'Azor tousse.

Enfin, avec une heure et demie de retard seulement cette fois, on débarque à Paris mouillé, transi, harassé.

—Fameux voyage ! s'écrie Poilroux, je ne le donnerais pas pour 500 francs !

—Ni moi, déclare Mme Bécuchard....Sans compter la satisfaction d'avoir fait route avec vous, m'sieu Poilroux !.....Allons-nous prendre un verre de vin blanc ?

—C'est étrange, dit le vieux Monsieur, je n'ai pas vu la mer et je l'ai entendue dans le wagon !

—On appelle ça un train de plaisir ! grogne Mlle Poulardet.

—Non, fait le jeune homme en regardant tendrement sa jolie compagne, c'est un train de bonheur !

LA PRETENDUE UNITE ALLEMANDE.

Malgré tous les efforts de ceux qui cherchent à dissimuler l'état vrai des choses, des bruits, qui se sont répandus jusqu'au public, constatent une tension contre les cours de Berlin et de Munich.

Ce n'est ni la question du tricorne des généraux bavarois, ni l'incident des cent mille marks offerts par l'empereur, qui ont créé la dissension entre les deux pays. Une affaire plus importante est en jeu.

La Prusse insiste plus que jamais sur la nécessité d'acquérir les chemins de fer du Palatinat. La Bavière ne veut nullement les céder, car elle tient à rester maîtresse de ses voies ferrées, droit qui lui est assuré par le traité de Versailles.

A Berlin, on est allé jusqu'aux menaces. Une note officieuse donne même à entendre que la Prusse écrasera tout ce qui s'oppose à la consolidation de l'unité de l'empire.

C'est un avertissement qui s'adresse aussi au grand-duché de Bade. Malgré ses liens de parenté avec les Hohenzollern, le grand-duc se montre depuis quelque temps moins docile que d'habitude. La cour de Berlin suspecte les intentions de celle de Carlsruhe. Le grand-duché voudrait réclamer pour lui l'Alsace-Lorraine et se transformer ainsi en royaume. Telle est du moins l'intention qu'on lui attribue, peut-être à tort.

Peut être aussi l'attitude de certains Etats du Midi de l'Allemagne, dans la question des tarifs douaniers, a-t-elle contribué à créer le malaise.

L'année 1902

DANS LA

Nature Terrestre.

L'année actuelle restera inscrite dans les annales de la météorologie, de la climatologie et de la physique du globe comme extraordinairement agitée par une série de perturbations diverses qui, vraiment, ont singulièrement troublé notre planète tout entière. Les tremblements de terre ont été nombreux, fréquents et désastreux ; les volcans se sont réveillés d'une façon terrible ; la température se composé d'une succession saccadée de chaleurs et de froids extrêmes et la courbe thermométrique s'éloigne presque chaque jour de la moyenne normale. C'est là un événement qui mérite de fixer notre attention scientifique.

Remarquons d'abord ici les agitations du sol et consignons les principales :

Le 11 janvier : — La ville de Tchangri, en Asie-Mineure, est renversée par un tremblement de terre. On ignore le nombre des victimes.

Le 12 février, la ville de Chemakha, en Transcaucasie, est presqu'entièrement détruite par un tremblement de terre : quatre mille victimes, 126 villages détruits ; formation d'un nouveau volcan à Marazy.

Le 28 mars, secousses à Tananarive.

Le 18 avril, au Guatemala, destruction partielle des îles de Quezaltenango, San-Marcore, San-Pedro, Sanlola, San Felipe, Mazatenango, Santa Lucia, Cotzamalguapa et Amatitan. Nombreuses victimes et ruines, incendies immenses.

25 avril.— Première éruption de la montagne Pelée : fumées, projections de pierres ponces et pluie de cendres.

2-3 mai. — Eruption plus violente. L'atmosphère est saturée de cendres.

5 mai.—Eruption de la Soufrière à Saint-Vincent : fumerolles, acides sulfureux, cendres sur toute l'île, ainsi que les deux jours suivants.

8 mai.—Cataclysme, Destruction totale de Saint-Pierre. Trente mille morts.

8 mai.—Secousses de tremblement de terre en Espagne : à Alicante, Murcie, Elche, etc.

10 mai.—Le mont Redoubt, dans l'Etat de Washington, devient lumineux la nuit et vomit une abondante fumée avec des cendres.

10 [?] mai.—Eruption d'un volcan, près de Momotombo, au Nicaragua.

15 mai.—Secousses à Aramits, arrondissement d'Oloron, à Tarbes et dans les Basses-Pyrénées.

17 [?] mai.—Tremblement de terre à Arad, dans le sud de la Hongrie.

Mai.—On écrit de Copenhague 18 mai qu'un paquebot venant d'Islande rapporte que plusieurs secousses de tremblements de terre ont été ressenties dans cette île.

18 mai.—Grondements sourds entendus à Saint-Pierre-de-Varennes, entre Couches-les-Mines et le Creusot [Saône-et-Loire]. Légères secousses.

18 mai. Secousses dans le Sud du Portugal. Panique.

18 mai.—Eruption de la Soufrière de Saint-Vincent, tonnerres et décharges électriques.

20 mai.—Nouvelle éruption de la montagne Pelée, aussi violente que celle du 8. Les ruines de Saint Pierre sont nivelées et couvertes d'une épaisse couche de cendres.

21 22 mai.—Secousses à Oloron et dans l'arrondissement.

21 22 mai.—Tremblement de terre à Saint-Augustin [Floride]. Fortes détonations.

22 mai.—Explosion à Pedroso près d'Oporto [Portugal].

23 mai.—Le volcan Maknarocowoo dans les îles Hawaï, lance des flammes.

26 mai.—La montagne Pelée vomit un torrent de boue qui descend les pentes Nord et balaye ce qui reste de la ville de Basse-Pointe. Nouvelle éruption de la Soufrière de Saint-Vincent.

Fin mai.—Nouvelle éruption du mont Redoubt. (Etat de Washington.)

Fin mai.—Tremblement de terre en Grèce.

Fin mai.—Tremblement de terre au Cap de Bonne Espérance.

3 juin.—Secousses à Velletri (Italie).

3 juin.—Eruption du Gousy Gran, près Kobi, district de Bakou. Détonations et flammes.

6 juin.—Nouvelle éruption de la montagne Pelée. Nouveaux cratères.

14 juin.—Tremblement de terre à Philippeville [Algérie].

17 juin.—Secousses à Oloron, Arette, Serbe, Asasp, etc.

17 juin.—Secousses à Mélilla, près de Cadix [Espagne].

5 juillet. — Tremblement de terre à Salonique. Quelques morts, 22 secousses, violentes secousses en mer.

8 juillet.—Les volcans Mirevales et Rincon, au sud-est du lac de Nicaragua, donnent des signes d'activité.

9 10 juillet.—Nouveau tremblement de terre à Mélilla. Grondements souterrains.

11 juillet.—Tremblement de terre à Akbou, département d'Alger.

12 juillet.—Nouveau tremblement de terre à Salonique, 77 heures après le premier. Le village de Gevezné est en partie détruit.

12-13 juillet. — Violentes secousses de tremblement de terre à Caracas.

17 juillet. — Tremblement de terre à Saint-Vincent.

Ce tableau qui, assurément, est loin d'être complet, met sous nos yeux l'agitation singulière de l'épiderme de notre planète depuis plusieurs mois. Il semble que nous traversions une phase de fièvre, et il est difficile de ne pas penser que ces convulsions du sol en des régions si éloignées les unes des autres et si diverses n'aient pas entre elles un lien commun, une cause générale.

La même réflexion nous est inspirée par l'étonnante oscillation des températures et par les variations anormales de l'atmosphère, cette année.

Neige, sévissant continuellement, et un peu partout, une série bizarre de coups de chaleur et de coups de froid. La moyenne normale semble inconnue de nos saisons actuelles.

Considérons, par exemple, les températures à Paris.

Le 12 juillet, la moyenne thermométrique a été de 14 degrés 6 et le minimum de 7 degrés 2. Cette température correspond normalement au 17 mai !

Le 14 juillet, le thermomètre s'est élevé à 32 degrés 7, à l'ombre et au Nord. Saut gigantesque en deux jours. La moyenne des 14, 15 et 16 est de 22 degrés. Puis d'un coup aussi, baisse anormale : le 20, moyenne, 13 degrés ; minimum, 12 degrés 1 ; le 21, moyenne, 13 degrés 3 ; minimum, 10 degrés 4. C'est la température du 5 mai et du 3 octobre.

Et il en a été de même depuis le commencement de cette année extravagante.

Lorsque les météorologistes traceront, à la fin de l'année, le graphique de la température de chaque jour, au lieu d'une courbe graduellement ascendante de l'hiver au printemps et à l'été et graduellement descendante de l'été à l'automne et à l'hiver, ils trouveront une succession de hauts et de bas, de pics et de ravins, de A et de V, qui donnera à cette courbe la forme d'une ligne en zigzag de la plus étrange irrégularité.

Et non seulement pour les jours successifs, mais encore pour la moyenne des semaines, alternativement brûlantes ou glacées, et même pour la moyenne des mois. Ainsi, par exemple, la température du mois de janvier a été de 4 degrés 3 et celle de février de 3 degrés 3. Février de 2 degrés plus froid que janvier ! Mai a été plus froid qu'avril ; 10 degrés 4, avril ayant eu 10 degrés 8.

Tout cela n'est pas l'effet du hasard ; ce ne sont pas là des coïncidences fortuites ; il y a des causes générales à chercher, à étudier.

Le soleil lui-même traverse une phase anormale. Son minimum d'activité aurait dû arriver en 1900. Il a été retardé d'un an au moins. Or, notre planète est suspendue aux rayons du soleil et dépend entièrement des fluctuations de cet astre.

Un jour je causais avec Le Verrier des lois générales de la nature. "Ce qui me paraît le plus intéressant, me répartit à un certain moment l'auteur de la découverte de Neptune, ce ne sont pas les lois, ce sont les anomalies ; c'est par leur étude que la science arrive à la conquête de l'inconnu."

En effet, c'est par les irrégularités du mouvement d'Uranus que le grand astronome avait découvert l'existence de Neptune.

Il est utile de mettre en évidence des faits comme ceux de la physique et de la météorologie de cette année, de les signaler et de les préciser. Nous entrons ainsi dans la voie de la recherche des causes générales auxquelles sont dues ces anomalies étranges et désastreuses.

CAMILLE FLAMMARION.

LES BUDGETS DE L'EUROPE.

Les dépenses d'ordre militaire en Europe se sont successivement élevées de 4,612 millions de francs en 1891 à 5,324 millions en 1896, et à 7,876 millions 1901. Sur ce dernier chiffre, les dépenses extraordinaires occasionnées à l'Angleterre par la guerre du Transvaal représentent environ 1,600 millions de francs.

En 1891, la France et la Russie avaient un budget d'ordre militaire de 1,608 millions et celui des nations de la triplice atteignait 1,457 millions. En 1901, la France et la Russie ont prévu 2,135 millions de dépenses militaires, soit, en dix années, une augmentation de 527 millions ou 32 0/0, et les nations de la triple alliance, 1,995 millions, représentant une augmentation de 501 millions ou 34 0/0.

Pendant la même période, et abstraction faite des frais extraordinaires de la guerre sud-africaine, le budget militaire normal de l'Angleterre a été porté de 794 millions à 1,300 millions de francs, soit une majoration de plus de 500 millions de francs.

Heureusement que tout le monde veut la paix en Europe.

ATTENTAT

CONTRE

LE ROI DES BELGES

Presse Associée.

Bruxelles, 15 novembre—Trois coups de feu ont été tirés sur le roi de Belgique pendant qu'il se rendait à la cathédrale ce matin pour assister à un Te Deum en mémoire de feue la reine Henriette.

Personne n'a été blessé.

L'homme qui a tiré est un Italien qui était debout devant la banque de Bruxelles, rue Royale. Les autres cartouches trouvées dans le revolver étaient vides, ce qui fait présumer que celles qui ont été tirées étaient également inoffensives.

L'homme a été immédiatement arrêté, mais la police a eu quelque difficulté à l'arracher des mains de la foule. Il dit se nommer Rubino.

Le cortège royal comprenait plusieurs voitures outre celle du roi. Elles étaient occupées par le comte et la comtesse de Flandre, la princesse Clémentine, les aides de camp et des dames d'honneur.

Lorsqu'il a été interrogé par le police Rubino a avoué qu'il avait eu l'intention de tuer le roi Léopold et il s'est déclaré un disciple de l'anarchisme.

Rubino est un tonneur de livres. Il est né à Rinarde, près de Naples, en 1859, et s'est récemment établi à Bruxelles.

Détails sur l'Attentat

CONTRE

LE ROI LEOPOLD.

Presse Associée.

Bruxelles, Belgique, 15 novembre — Une enquête plus complète a donné à la police la preuve que Rubino a réellement tiré une cartouche à balle.

La balle a brisé la vitre de la portière de la voiture du comte d'Oultremont et a frôlé la tête du grand maréchal de la cour.

Quand Rubino eut été arraché à la foule et placé dans un fiacre des individus attaquèrent le véhicule avec des couteaux et des cannes.

C'est avec de grandes difficultés que la police réussit à gagner le poste de police avec le prisonnier. De tous côtés retentissaient les cris de : "Tuez-le", "Vive le Roi". Le fiacre est entièrement lacéré de coups de couteaux.

Sur le prisonnier on a trouvé un paquet de cartouches à balles.

Le bruit court qu'on a entendu Rubino exprimer des opinions anarchistes. On dit aussi qu'il est venu expressément de Londres à Bruxelles pour tuer le roi Léopold, et qu'il s'est rendu aujourd'hui dans ce but à la cathédrale, mais qu'il n'a pas tiré dans la crainte d'atteindre des soldats se tenant entre lui et Sa Majesté.

On rapporte aussi que Rubino a dit qu'il était employé par le service secret italien à Londres, et qu'il était venu à Bruxelles il y a quinze jours avec l'intention d'assassiner le roi Léopold.

La nouvelle de l'attentat s'est rapidement répandue dans la ville et a causé une grande excitation.

Des groupes se sont formés dans les rues, discutant avec animation l'attentat à la vie du roi. Les journaux ont publié de nombreuses éditions supplémentaires et des groupes se sont assemblés pour lire les bulletins.

La population a généralement manifesté son horreur de la tentative apparemment délibérée d'assassiner le souverain.

Le roi Léopold n'a paru nullement ému par l'attentat de Rubino.

Après le lunch au palais Sa Majesté s'est rendu en automobile à la gare et a pris le train pour Groenendael.

Fiançailles du prince de la couronne de Siam à une princesse japonaise.

Presse Associée.

Londres, 15 novembre — Le "Evening News" annonce que le prince de la couronne de Siam Chowoun Maha Vajiravadah est engagé à la fille aînée de l'empereur du Japon. La princesse est âgée de quatorze ans.

Les fonctionnaires de la légation Siamoise ici ont dit à un représentant de la Presse que le rapport des fiançailles du prince de la couronne n'était pas fondé.

Comme toutefois une importance politique considérable serait attachée à un pareil mariage, il est naturel qu'il soit nié si l'annonce est faite avant que tous les détails soient arrangés.